Paradis perdu

Par Jean Lods

Miel
Un film de Semih Kaplanoglu
(Turquie 2010 ; durée, 1 h 43)

Avec
Bora Atlas (Yusuf)
Erdal Besikcioglu (Yakup)
Tülin özen (la mère de Yusuf)

Il est de beaux films. Mais il en est qui, sans scénario en mirliton ni mise en scène à l'estomac, vous touchent comme d'une baguette magique et vous transportent. Appelons ça grâce, ou miracle. Ainsi de celui-ci. Un petit miracle. Peut-être parce qu'au lieu de briller comme un astre, il rougeoie comme un feu de sarments, qu'au lieu de parler fort, il murmure, qu'au lieu d'imposer, il suggère, qu'au lieu de dire, il laisse le cœur résonner. Et qu'ainsi peu à peu il vous capture et vous entraîne vers un territoire lointain, un paradis perdu cadenassé par le temps et l'oubli : l'enfance. Avec ce qu'elle comporte parfois d'infiniment douloureux. Comme ici.

Rien de plus modeste que le sujet de Miel : quelques jours dans la vie de Yusuf, petit garçon de six ans dont l'existence se passe dans un village d'Anatolie isolé au milieu des montagnes et des forêts. Quelques jours dont le fil circule de l'un à l'autre des lieux familiers de l'enfant (la maison, l'école, le chemin de terre qui y mène, la rivière, la forêt) et s'attarde avant tout sur le personnage central de sa vie : son père, Yakup, un apiculteur. Mais quelques jours au cours desquels sa vie va basculer. Car les abeilles se font rares, ces abeilles qui édifient leurs rayons de miel au sommet d'arbres immenses que l'apiculteur doit escalader. Et Yakup doit aller toujours plus loin pour construire ses ruches. Un jour, il ne revient pas. Commence l'attente, puis l'inquiétude, puis l'angoisse. Arrive enfin la nouvelle redoutée… et pressentie depuis le prologue qui annonce le drame avant le générique : une branche casse, Yakup reste suspendu. Cette suspension, cette insécurité qu'apporte l'incertitude, ce non-encore-dit sont comme le silence de fond du film, l'atmosphère qui l'imprègne. Une façon de dire : Plus rien ne sera comme avant. Que cette histoire soit largement d'inspiration autobiographique est certain. Cette conscience aiguë du prix des instants qui ont disparu à jamais fait avant tout de Miel un récit sur le « temps retrouvé ». Un temps retrouvé dont Semih Kaplanoglu ressuscite admirablement la magie, que ce soit dans la bouleversante relation entre le père et son fils, dans les scènes d'école où la justesse quasi-documentaire n'est pas sans faire penser à *Être et avoir*, dans le relief que prend soudain un passage de brume sur la forêt, la blancheur immobile d'une mule entre les arbres, le vol d'un épervier dans le sous-bois, ou la voix d'une petite fille accoudée à une fenêtre et lisant un poème de Rimbaud.